

**Préparation au Séminaire d'Été 2021 : Étude du séminaire IX de Jacques  
Lacan, *L'Identification***

Leçon 16 : Mathilde Marey-Semper

Texte

Discutant : Julien Maucade

Lacan ouvre cette leçon par un retour à une réunion de la Société de la veille – les Journées provinciales de Mars 1962 sur l'angoisse –, qui n'est pas « sans rapport » – pour reprendre ce terme qu'il interroge – avec la fin de la leçon précédente, puisqu'il y amène la question de l'angoisse, qu'il définit comme « angoisse de rien », à entendre comme objet dissimulé par le désir dit-il, « ce que nous ne savons pas du désir de l'Autre. »

« Angoisse », « pas sans », « rapport », « rien », « désir » et grand « Autre », termes récurrents dans cette leçon, que nous pouvons presque lire comme un énoncé : « L'angoisse n'est pas sans rapport avec ce rien du désir de l'Autre. » Et en effet, ce sera tout l'enjeu de cette leçon que d'articuler pas à pas ces termes jusqu'à en faire émerger le dernier, celui de phallus, comme « ce qui donne la mesure de ce champ à définir, à l'intérieur de la demande, comme le champ du désir » (p. 259)

Cette leçon assez dense de Lacan, je vais essayer de vous en proposer une lecture qui éclaire un peu plus je l'espère son propos, en me permettant quelques allers-retours dans un souci logique plus que chronologique, car cela permet me semble-t-il d'en déplier plus facilement certaines articulations.

Lacan ne part du prétexte d'interroger ce terme de « rapport » que pour mieux tourner autour de son objet, de l'objet de la leçon du jour qui n'est autre que ce « vide constitutif du centre d'un sujet » (p. 253) – point de pivot de cette leçon en ce qu'il permet d'articuler les notions relevées plus haut – vide constitutif qui fait écho au « vide qui est au centre de [son] tore », et qui ne peut s'appréhender que par « des tours » – que nous pouvons entendre « détours » – dont la répétition cerne en quelque sorte un « pas », dont va émerger la potentialité même du désir. Comme ce pas de Vendredi, cette trace de pas, dont l'effacement indique un sujet réel et que le cerne, en ayant fonction de repère qu'ici il y avait la trace d'un pas, va renverser en « pas de trace », donnant naissance à un signifiant (voir p. 135). Et c'est bien parce qu'il s'agit de parler de « quelque chose qui nous permet d'en saisir le vide » (p. 253) qu'il ne saurait y avoir de rapport autre que celui-ci de « n'être pas sans rapport » avec ce quelque chose, à l'instar du rapport sexuel. Peut-être le retour de Lacan sur le mythe de la *Pénia* tel que Diotime en parle dans *Le Banquet* de Platon peut-il s'entendre comme une métaphore, comme une illustration de ce « sans », qui ne doit selon lui « pas trop prendre le pas sur le *pas*, autrement dit, qu'on croie un petit peu trop aisément répondre au vide constitutif du centre d'un sujet par trop de dénuement dans les moyens de son abord... » D'ailleurs, la formulation même de Lacan est ici pleine d'équivoques puisque nous pouvons entendre le terme de « sujet » tant comme un sujet d'étude – celui d'un rapport sur l'angoisse par exemple – que comme le sujet représenté par son tore, de la même manière que nous ne pouvons pas ne pas entendre dans le terme de « dénuement » employé par Lacan une résonnance avec la *Pénia*, la « Misère » dont parle Diotime, et dont le dénuement qui la caractérise la pousse à une demande qui n'a de cesse, jusqu'à cette fête à l'occasion de la naissance d'Aphrodite – Lacan parle de Vénus, sa version romaine – où son vide constitutif essentiel la mènera à faire un enfant à Poros et à donner ainsi naissance à l'Amour... Un acte sexuel dont la contingence de la grossesse témoigne peut-être de ce « pas sans » rapport au sens dans lequel semble l'employer Lacan, à savoir qu'à donner trop de place au « sans rapport », on risque de rater la fécondité, l'effet fécond de ce « pas sans » ... Finalement, le « rapport », à l'instar du « rapport sexuel » tel que Lacan le conçoit à ce moment de

son enseignement, le rapport dont il s'agit ici est précisément celui qui trouve à produire quelque chose à partir de cette limite à l'appréhension de tout sujet, du vide constitutif du sujet.

La question nous dit d'ailleurs Lacan est celle de la limite, du « style de ce qui peut se communiquer » lorsque « nous parlons de quelque chose qui nous permet d'en saisir le vide. » Peut-être n'est-ce pas un hasard si ce séminaire de Lacan offre autant de propositions topologiques et mathématiques, comme une tentative de transmettre quelque chose de ce vide du sujet dont aucun « rapport » ne suffirait à rendre compte.

Ainsi posé que cette notion de rapport est à entendre comme « pas sans rapport » dès lors que l'objet dont il s'agit relève de ces « étranges objets » – étranges en tant que c'est leur vide qu'il s'agit de saisir (p. 253) – Lacan repart de sa conclusion de la leçon précédente, à savoir du rapport de l'angoisse au désir de l'Autre, qui va l'amener à proposer plusieurs formulations de ce qu'est cet Autre, dans une articulation constante aux notions de jouissance, de Chose et de désir, et qui lui permettra de critiquer une certaine conception de l'angoisse, décrite lors des Journées de la veille comme « support, signe et spasme de la jouissance [...] avec ce fond ineffable de la pulsion, comme du cœur, du centre de l'être... Justement où il n'y a rien ! » (p. 255) nous dit-il. Mais de critiquer aussi la notion d'« aphanisis » de Jones, disparition du désir qui serait la « source de l'angoisse dans le complexe de castration ».

Pour tenter de mieux saisir ce rapport de l'angoisse au désir de l'Autre et ce qui amène Lacan à critiquer les notions d'angoisses que nous venons d'évoquer, revenons avec lui sur les formulations qu'il propose de l'Autre.

Reprenons avec Lacan ces formulations de l'Autre. L'Autre se présente comme métaphore de l'interdiction de la jouissance de la Chose. En ce sens, « l'Autre c'est la loi », « la jouissance en tant qu'interdite » nous dit Lacan. À la fin de la leçon XIII, il nous dit aussi que l'Autre est « métaphore du trait unaire » (p. 212), il serait donc ce qui vient se substituer à ce trait. À travers toutes ces formulations de l'Autre, Lacan met en évidence ce rapport de l'Autre à la Chose en tant qu'« antinomiques » (p. 256). Mais en quoi ? Précisément en ce que « l'avènement du signifiant est l'effaçon principal de la Chose » (p. 200).

Je vous propose pour tenter de mieux comprendre cette affaire, d'aller et venir entre la suite de cette leçon et les leçons précédentes, notamment celle qui reprend l'histoire de la trace de pas de Robinson car il me semble que nous avons là une métaphore qui rend compte de manière très parlante de l'émergence du sujet dans sa dialectique à l'Autre, au grand Autre.

Revenons à cette trace de pas de Vendredi que voit Robinson. Cette trace est le signe qu'il y a quelque chose d'autre. Pour l'*infans*, signe qu'il y a un x qui occupe la mère ailleurs. Dans un second temps, c'est l'effacement de la trace qui suggère que cette trace n'est pas trace de n'importe quoi, mais indique qu'il y a un sujet réel. Que quelqu'un ait effacé sa propre trace ou que Robinson lui-même l'ait effacée car il ne veut pas savoir qu'il y a eu là une trace, dans les deux cas, cet effacement indique le passage du sujet dans cet acte de disparition. N'est-ce pas d'ailleurs ce que cherche l'enfant, être la cause du Désir de la mère, l'être pour la mère ? Le troisième temps, celui du cerne fait autour de la trace effacée, ce cerne en tant que repère de l'endroit où il y avait trace, c'est cela, nous dit Lacan, la naissance du signifiant qui fait entrer le sujet dans le champ du désir. C'est donc sur une perte et la négation de cette perte – qui fera trou dans le sujet une fois celle-ci cernée – que se fonde le désir.

Si trop d'imaginaire nous fait prendre le risque de manquer « le centre de notre sujet », pour le dire avec Lacan, je voulais malgré tout vous proposer d'imaginer ce cerne comme le mouvement des tours plein de la demande du sujet – représenté par le tore de la demande – qui s'étaye sur le besoin qui ne cesse de faire retour, et dont l'entour d'un cercle vide pourrait représenter l'avènement du trait unaire, « en tant que d'abord et pour commencer, de la Chose il efface tout » (p. 240). Cette puissance – terme qu'emploie Lacan dans la leçon VII lorsqu'il évoque cette valeur imaginaire qu'est  $\sqrt{-1}$  – cette puissance qui « s'évertue [...] vers quelque chose toujours plus sensible [...] qui s'appréhende pour nous comme ce trou central, cette Chose, dont il faut faire toujours plus le tour

pour qu'il s'agisse de ce désir que nous connaissons, ce désir humain en tant qu'il est de plus en plus informé. », cette puissance pourrait être ce mouvement qui cerne une perte et fait accéder à la dimension du manque en effaçant cette perte dans le même mouvement. C'est de là que naît le désir, de cette perte et la négation de cette perte. Perte de jouissance dans une dialectique avec l'Autre.

Si la Chose donc n'est pas sans rapport avec l'Autre, ce rapport se soutient de cette distance qui les sépare, qui fait que l'Autre est ce qui, par structure, interdit l'accès à la jouissance de la Chose, autrement dit encore par Lacan « l'Autre, c'est la jouissance [de la Chose] en tant qu'interdite ». Impossibilité structurale donc à considérer, comme l'un de ses étudiants l'a soutenu la veille, que « l'angoisse est la jouissance de ce qu'on pourrait appeler le dernier fonds de son propre inconscient », au regard précisément de cette distance, de ce rapport entre la Chose et l'Autre de ne pouvoir être en rapport qu'en tant qu'« antinomiques » (p. 256) et qui fait qu'au centre, il n'y a rien, voire, il y a « rien ». Ce rapport entre la Chose et l'Autre est celui qui soutient que l'Autre « est à être », qu'« il n'est donc pas », nous dit Lacan. Il n'est pas – bien qu'il ait quelque réalité – si par « être » nous entendons la dimension réelle de l'Autre, « le seul Autre réel étant ce dont on peut jouir sans la loi. » Or, l'Autre étant cette loi-même, il n'est là que comme lieu, éminemment symbolique qui va permettre que se constitue et se soutienne le désir (p. 255). L'Autre est à être donc, en tant que son support est « le signifiant pur », « signifiant de la loi » qui en tant que tel soutient cette suspension de la jouissance. Nous pourrions dire en quelque sorte que si l'Autre est, qu'il est réel, alors il n'est plus dans le même temps puisque la Chose se trouve alors « réduite à son lieu ». C'est en ce sens qu'il est à être. Au sens où, s'il est il n'est plus, à l'instar des paradoxes logiques avec lesquels Lacan a ouvert son séminaire.

Alors, en quoi ces considérations nous permettent-elles de mieux saisir le rapport du désir à l'Autre avec lequel l'angoisse n'est pas sans rapport ?

Et bien en ce que, « le désir de l'Autre, de l'Autre réel [...] c'est en ce point que naît l'angoisse. » (p. 257). Dans cette rencontre avec le désir de l'Autre, en tant qu'il s'agit de l'Autre réel, en tant qu'entre la Chose et l'Autre, il n'y a plus de média.

Pour bien comprendre cela, revenons un peu sur la notion de désir...

Que veut dire que le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre ? Qu'en est-il de ce rapport au désir de l'Autre ? Il ne s'agit pas, dans une perspective hégélienne, de concevoir ce rapport comme le heurt du désir de l'un au désir de l'Autre, heurt qui viendrait limiter le désir du sujet. Le schéma de l'embrassement symbolique des deux tores – celui de la demande et du désir – qui ouvre la leçon XIV nous indique déjà qu'entre le sujet et l'Autre, le rapport n'est pas de force, mais dialectique. Aucune « commune mesure » nous dit Lacan, rien qui permettrait que l'un vienne combler l'Autre, comme il le critique déjà dès son séminaire sur la relation d'objet. Le désir comme  $\sqrt{-1}$ , comme fonction, comme algorithme en tant qu'il a la particularité de ne pouvoir donner comme produit qu'un nombre négatif, un (-1), un manque. Loin de pouvoir combler et être comblé, le désir, symbolisé par  $\sqrt{-1}$  est cet inconnu, dont la puissance – que nous pouvons aussi entendre au sens mathématique dans la formule  $(\sqrt{-1} \times \sqrt{-1})$ , élevé à la puissance 2 donc dans ce cas – dont la puissance est précisément de ne donner pour résultat qu'un (-1) donc. Là sans doute en effet toute la puissance du désir en tant que celui-ci ne peut se soutenir que du manque. « Aucun accord, aucun contrat sur le plan du désir », puisque rien qui ne puisse être positif. Et pour cause, de l'identification du désir de l'homme au désir de l'Autre, de cette identification au signifiant prélevé dans l'Autre, ne peut résulter qu'un manque, en tant que ce signifiant vient nommer quelque chose de la disparition du sujet et le pousser à se lancer à la recherche de ce que là, imaginativement, il y avait, à le faire entrer dans le champ du désir. Aucun accord donc sur le plan du désir puisque celui-ci ne se soutient que d'un (-1). Peut-être pouvons entendre cela comme le fait que la réalisation même du désir ne peut se faire qu'à ne plus soutenir le désir lui-même, « ne peut signifier que servir, être l'instrument du désir de l'Autre », finalement, ne plus être sujet dans ce « pas sans » rapport avec l'Autre. Et si le sujet n'est plus dans ce rapport « pas sans », s'il rencontre « comme tel » (p. 257) « le désir de l'Autre, de l'Autre réel, c'est en ce point que naît l'angoisse. » (p. 257)

C'est ce qui amène Lacan à identifier l'angoisse comme la « sensation du désir de l'Autre » (p. 257). « Sensation » en ce que l'angoisse a trait au corps, il s'agit d'un « affect » nous dit Lacan. Et en effet, en se confrontant au « pur désir de l'Autre », le sujet ne se sait plus « objet éventuel de ce désir de l'Autre », il se perd comme objet pour l'Autre, et dans le même temps, cet Autre lui-même, lieu des signifiants, « ne peut en effet non plus être constitué [pour lui] comme objet ». Peut-être pourrions-nous dire que dans l'angoisse, ce rapport entre la Chose et l'Autre qui consiste en cette distance irréductible maintenu par la fonction du signifiant se réduit au point de ne même plus pouvoir soutenir l'Autre. Or, pas de sujet sans Autre, et réciproquement. Le sujet se trouve alors aux prises avec le désir de l'Autre, Autre réel en l'occasion, aux prises avec la Chose réduite à son lieu, avec le risque de jouissance sans loi évoqué plus haut par Lacan, comme le mâle face à la mante religieuse qui pourrait à tout moment le dévorer, sans foi ni loi. De ne plus savoir « ce que je suis comme objet pour l'Autre » à ne plus se savoir « objet du désir de l'Autre » (p. 258), il n'y a qu'un pas...

C'est de ce rapport au désir de l'Autre dont cherche à s'arranger le névrosé par un médium entre désir et demande qui permet de donner la mesure de ce « pas sans rapport » à l'Autre, d'articuler ce  $x$  de l'énigme du désir de l'Autre. Ce médium, c'est le phallus, permettant de « continuer les principes de papa » nous dit Lacan, en tant que « tant que papa est là...en tant qu'il est le centre autour duquel s'organise le transfert de ce qui est en cette matière l'unité d'échange, à savoir  $1$  sur  $\phi$  [...] unité qui s'instaure, qui devient la base et le principe de tout soutien, de tout fondement, de toute articulation du champ du désir, eh bien les choses peuvent aller ! »  $1$  sur  $\phi$ , que je propose de lire comme « le sujet divisé par le phallus », avec le reste qu'implique toute division, le signifiant de la castration, voilà « l'instrument » qui permet d'articuler le rapport du sujet à l'Autre, qui se joue différemment selon que l'on est homme ou femme, mais aussi selon que le sujet est du côté de l'hystérie ou de la névrose obsessionnelle – elle a deux sens et deux niveaux nous dit Lacan (p. 260.), bien qu'il semble dans cette leçon identifier la névrose obsessionnelle à l'homme et l'hystérie à la femme.

L'enlacement des deux tores me semble être un point de départ qui illustre bien cette dialectique du complexe de castration dont parle Lacan dans cette leçon en ce qu'il y apparaît de manière évidente que le cercle vide du désir du sujet est en quelque sorte « plein » de la demande de l'Autre, que c'est donc la demande de l'Autre qui soutient le désir du sujet, de même que dans l'autre sens, la demande est au centre du désir de l'Autre. Deux modalités de rapport à l'Autre donc. Là où le désir de l'obsessionnel concerne la demande de l'Autre, l'hystérique demande le désir de l'Autre, elle cherche à saisir l'objet de son désir.

Ce qui fait dire à Lacan que, du côté de la femme, les choses sont simples puisque, n'ayant pas le phallus, elle « n'a qu'à le désirer » (p. 260). Côté homme, il pose la question : « pour que son phallus puisse servir à ce fondement du champ du désir, va-t-il falloir qu'il le demande pour l'avoir ? », étant entendu que pour demander, il faut manquer, et que le phallus, pour « instaurer le champ du désir » doit être demandé (p. 260.) Nous entendons bien ici la complexité de l'affaire qui ne peut se résoudre qu'à bien distinguer les différents registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique et qui explique par ailleurs que le véritable danger pour le sujet est « son abandon de sujet à la demande » ... Qui nous ramène d'une autre façon encore à la question de l'angoisse autant qu'à celle de la fin de l'analyse puisque d'aucune façon le sujet ne saurait sortir du cercle de la demande, par structure, excepté peut-être en ce point de rencontre avec l'« appréhension pure du désir de l'Autre », de laquelle résulte l'angoisse.

Ces différentes manières de « s'arranger » (p. 259) du rapport avec le désir de l'Autre entre hystérie et névrose obsessionnelle rend compte de la propension différente à l'émergence de l'angoisse, « la complaisance de l'Autre étant beaucoup plus grande que celle quand même d'un mort, qu'il est toujours difficile quand même de maintenir présent, si l'on peut dire. » (p. 263) Puisqu'en effet, si le désir de l'hystérique est l'objet du désir de l'Autre, est soutenu en ce sens comme nous l'avons vu par l'Autre, celui de l'obsessionnel étant « constitué par la demande paternelle », soutenu par le

mort dit Lacan, le maintien de ce rapport à la demande, à l'Autre, est beaucoup plus vacillant, d'autant que le phallus, le sujet l'a – imaginativement – mais que « c'est le mort qui est prié de s'en servir », de faire fonction pour soutenir le champ du désir. La difficulté réside donc dans cet écart entre la fonction petit « a », celle de l'objet qui cause le désir, et la fonction petit phi, support de la castration, de l'écart irréductible entre le désir du sujet et le désir de l'Autre et qui échoue, dans la phobie, à être le médium entre cet objet que le sujet peut être pour l'Autre et le désir de l'Autre. Dans la phobie, l'objet phobique se trouve dans cet entre-deux, marqué d'une ambiguïté, en ce qu'il est une tentative pour le sujet à la fois de ne pas avoir affaire à la castration de l'Autre, à la fois de maintenir un écart – précaire – avec cette énigme du désir de l'Autre qui ne trouve pas à s'articuler via la fonction phallique.

Finalement, tout objet, pour être objet de désir, doit être articulé par la fonction phallique. C'est ainsi que « le sujet demande le phallus et le phallus désire », nous dit Lacan (p. 263) et que l'angoisse à ce titre est liée à la crainte de perdre le phallus, en ce sens qu'il est ce sans quoi le désir ne peut être soutenu. L'angoisse n'est donc pas sans rapport avec le désir de l'Autre, elle a une fonction, celle de défendre le sujet contre le risque de perdre le phallus, ce signifiant prélevé dans l'Autre, signifiant du désir de l'Autre auquel le sujet s'est identifié, et qui en le nommant lui permet de se compter comme un et de soutenir le lieu de l'Autre et le champ du désir.

*Accord de relecture de Mathilde Marey-Semper*